

La Passion de Notre Seigneur

Les quatre récits évangéliques

avec Simon Knaebel

Troisième conférence

Les récits de la Passion en Marc et Jean (III)

En ouverture de la première conférence, nous avons indiqué que nous aborderions, lors des deuxième et troisième exposés, **six épisodes de la Passion**, avant de relire les Passions selon **Matthieu et Luc** (*deuxième conférence*) et celles de **Marc et Jean** (*troisième conférence*).

Pour entamer cette *troisième intervention*, et avant d'en venir à *Marc et Jean*, nous abordons **1. La prière d'abandon de Jésus en croix ; 2. La promesse au « bon larron » en Luc ; 3. La déchirure du voile du Temple.**

4. La prière d'abandon de Jésus en croix

C'est en Marc (15,34) et Matthieu (27,46) que la dernière parole de Jésus est formée des premiers mots (*l'incipit*) du Psaume 22 : « *Eloi, Eloi, lama sabachthani ?* » déclinés en hébreu (cas unique dans les évangiles), puis : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » en grec. L'hébreu et l'araméen seuls donnent lieu à une méprise et même un calembour des personnes présentes qui comprennent en s'en moquant que Jésus appelle le prophète Élie à son secours. *Le psaume 22* a déjà été employé dans le récit de la Passion, à propos du tirage au sort des vêtements de Jésus (Mc 15,24, par) et des sarcasmes du Calvaire (Mc 15,32, par), de sorte qu'on ne s'étonne pas de le retrouver sur les lèvres de Jésus agonisant.

Cette prière part de la constatation de ce que le supplicié, aux mains d'impitoyables bourreaux à la suite d'un procès qui ne mérite pas ce nom, éprouve l'abandon de Dieu. Les mots « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* » ne sont pas une demande d'explication. Comme en d'autres psaumes, le « *pourquoi* » traduit une plainte : comment celui qui est resté fidèle à Dieu peut-il se voir opposer son silence et son inaction ? Nous renouons ici avec le tableau très humain de l'agonie à Gethsémani. Toutefois, l'apparente inaction de Dieu, comme tout le reste du déroulement de la Passion, est conforme au plan de Dieu établi dans les Écritures (Mc 14,49). En somme, l'appel de Jésus et sa détresse accomplissent le programme prévu. En citant le psaume 22 (*l'incipit* vaut citation du psaume entier), Jésus indique paradoxalement qu'il est en train de réaliser le plan de Dieu. Quand on reprend ce psaume, on découvre d'ailleurs qu'aux deux tiers du texte il y a une rupture de la plainte : « *Mais je te rends grâce dans la grande assemblée* ». La souffrance n'a pas le dernier mot. Elle est chemin de glorification. La détresse ouvre sur la gloire.

Peut-on connaître les sentiments de Jésus lors des derniers moments de sa vie terrestre ? Jésus a-t-il pu, ainsi que certains l'ont pensé, parcourir dans son esprit le psaume 22 tout entier avec le final de réconfort et de jubilation ? A l'opposé, faut-il entièrement exclure chez Jésus un effondrement personnel total ? Être humain, ce que notre foi chrétienne affirme en disant : « *vrai homme* », inclut la possibilité d'une détresse telle que chacun(e) peut en connaître. Il faut laisser ces questions limites ouvertes à la piété et à la prière de chacune et de chacun. Ce dont les évangiles nous assurent, c'est que par sa mort, Jésus a vaincu la mort. Alors que Marc et Matthieu maintiennent la prière du psaume 22, ne la jugeant pas trop choquante pour leurs lecteurs, Luc, de son côté, en 23,46, la remplace par « *Père, en tes mains je remets mon esprit* », ce qui est une citation du psaume 31,6. Pour Marc et Matthieu, Jésus, priant le psaume 22, accomplit les Écritures. Faut-il exclure, chez ces deux évangélistes, qu'ils aient rapporté un souvenir conservé

dans la communauté de Jérusalem et issu d'un témoignage de témoins directs ? En réalité, tout est possible sur le plan des faits. L'important, pour les croyants, est de situer l'ensemble du procès et du supplice dans le plan de Dieu que nous lisons dans les Écritures.

Un mot à propos du *double cri* de Jésus sur le point d'expirer, chez Marc et Matthieu. Le premier cri comporte l'*incipit* du psaume 22 dont nous venons de parler. Le second est celui du dernier souffle du Crucifié. « *Phonè mégalè, phonè théou* » ont commenté les Pères de l'Église : « *Grand cri, cri de Dieu* ». Nous sommes ici devant un *sommet théologique rare* des Écritures et de la foi chrétienne : une révélation nouvelle se donne à connaître à la Croix du Fils, autre que ce qu'on a entendu et vu jusqu'ici. En Jésus expirant sur la croix, c'est, tout à la fois, le Père, le Fils et l'Esprit qui s'attestent et disent jusqu'où est allée la communication de leur Amour pour les hommes. C'est dans le plus extrême des abaissements du Fils que la révélation de l'Amour de Dieu faite à nous atteint sa plénitude.

5. La promesse de Jésus au « bon larron » (Lc 23, 39-43)

Nous avons déjà donné un aperçu de l'essentiel de cet échange, en Luc, entre le dit « bon larron » et Jésus. Mais il nous faut y revenir plus en détail. En effet, les évangiles dans leur ensemble ne fournissent pas d'indication sur le *comment* et le *contenu* de la vie future. Sauf à un seul moment, ici, avec l'épisode du « bon larron » : *L'être avec Jésus* décrit le contenu de notre vie auprès de Dieu après le départ de cette terre. On évoque souvent, à propos de la vie future, *la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare* (Lc 16,19-31). Mais celle-ci s'inscrit dans un tout autre contexte. Elle relève du genre littéraire du *midrash*, c'est-à-dire de ces historiettes ou homélies juives que les rabbins racontent à des fins d'édification. Elle n'a donc pas la *force événementielle* que dégage la parole de Jésus en croix et, partant, ne rend pas compte d'un *contenu* de la vie future.

Revenons sur le détail de notre texte. Dans Marc (15,29-32) et dans Matthieu (27,39-44) Jésus en croix est l'objet de railleries, et ce de la part de trois groupes, des passants, les grands prêtres, enfin les deux malfaiteurs crucifiés avec lui. Dans Luc, on trouve les chefs, les soldats, les malfaiteurs, en fait le premier qui insulte Jésus. Le troisième évangile développe l'intervention autour des crucifiés avec Jésus (Mc 15,32b ; Mt 27,44). Cela lui fournit l'occasion de donner à ses lecteurs une leçon sur les « fins dernières », ici, la fin de notre existence terrestre. Sur les quatre parties de la composition, les deux premières rapportent l'échange des malfaiteurs entre eux (Lc 23,39-41). Dans les deux dernières parties (23,42-43) un des malfaiteurs parle avec Jésus. L'autre venait de provoquer Jésus et de se moquer de lui à l'instar des autres railleurs du Calvaire. Son compagnon le reprend, puis s'adresse à Jésus en implorant de lui un geste de salut. Jésus lui répond par une promesse qui va au-delà de la demande.

Dans les sarcasmes du premier larron et des autres railleurs, on perçoit une sourde ironie : les adversaires de Jésus reconnaissent, au fond, ses titres et ses pouvoirs. Si l'évangéliste met des moqueries sur les lèvres du premier malfaiteur, le but visé est de faire réagir le second, qui émet une parole à l'inverse de ce qu'on vient d'entendre. Il réprimande son compagnon de supplice mais esquisse aussi une démarche de conversion. Car il se reconnaît coupable : « Et nous, c'est avec justice (que nous sommes condamnés), car nous recevons le digne prix de ce que nous avons fait » (23,41). Second acte : sur le chemin de la conversion, le second larron se tourne vers celui qu'il reconnaît comme juste et innocent. Il implore sa miséricorde en termes fort simples : « Jésus » (et non « Seigneur Jésus »). Dans sa prière, Etienne fera de même en Ac 7,59. Le terme Jésus peut évoquer la situation d'égalité entre les condamnés, mais aussi indiquer quelque chose de l'ordre de l'« être avec » si décisif pour la connaissance de notre vie future. La supplique : « Souviens-toi de moi » rappelle des prières de la Bible, des psaumes en particulier¹. La demande de se souvenir ne s'adresse pas seulement à la mémoire. Il s'agit d'un contenu de prière : dans sa détresse le fidèle se

¹ Ne 13,14.22.31 ; Tb 3,3 ; Ps 25,7 ; 106,4.

tourne vers Dieu qui peut agir et agira. Ici encore la prière des psaumes est décisive : le Seigneur détourne du malheur et assure que l'appel du croyant a été entendu ». Ce thème s'exprime déjà dans deux cantiques du prologue de l'évangile de Luc (1,54.72). Dans le grand dépouillement de cette prière, les lecteurs pourront reconnaître un écho de la foi chrétienne en Dieu présent en toute épreuve et agissant en Jésus.

L'intervention de Dieu demandée n'est pas vue à effet immédiat : « Souviens-toi de moi *quand* tu viendras ... ». L'expression *quand tu viendras* peut désigner la parousie (la fin des temps). Elle peut aussi vouloir dire : *au jour de ta venue*. Enfin, et c'est la version que nous retiendrons, il s'agit de l'entrée de Jésus dans sa gloire à la Résurrection. Jésus vient de l'annoncer il y a moins de vingt-quatre heures devant les sanhédrins (22,69).

Jésus répond : « Amen, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Le « bon larron » a dit : « *Quand...* ». Jésus répond : « *Aujourd'hui...* ». Jésus corrige donc l'espérance de cet homme restée imparfaite en restant axée sur la fin des temps. Il lui annonce *un salut* qui se réalisera dès le moment de sa mort. Ce salut consiste à *être avec Jésus*, à partager sa destinée de gloire. De la bouche de Jésus, c'est la seule affirmation dans le NT à indiquer un contenu à la vie future. Paul l'écrivit aux Thessaloniciens : « *Ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur* » (1 Th 4,17). Parlant de lui-même ailleurs, et envisageant son martyre, le même Paul dira : « *partir pour être avec le Christ* » (Ph 1,20-21).

L'assurance du « paradis », faite au « bon larron » peut nous éclairer. Dans l'AT, le « paradis » désigne le « jardin d'Eden » où furent placés Adam et Ève. En Is 51,3 le « jardin du Seigneur » fait l'objet d'une promesse d'avenir et de bonheur des justes après la mort. Ce n'est pas encore la situation qui fera suite au jugement dernier. Les différentes représentations ont été communiquées aux chrétiens par le judaïsme. Dans le « bon larron » tout pécheur est invité à se reconnaître, à se convertir et à trouver l'assurance du « paradis ». Cette promesse ne vaut pas seulement pour l'avenir mais pour « aujourd'hui ». La béatitude concerne l'immédiat de l'après-mort, pas seulement la parousie à la fin des temps. Comme pour Lazare et le mauvais riche le sort de l'homme est fixé au moment de la mort (16,26). La mort de Jésus sauve le pécheur, surtout quand ce dernier a posé un acte véritable de repentance².

6. La déchirure du voile du Temple

Dans *Marc* (15,38) et *Matthieu* (27,51), la déchirure spectaculaire du voile du Temple se présente comme l'effet immédiat de la mort de Jésus. A la différence de Matthieu, ce signe est le seul chez Marc. Situons tout d'abord les choses dans le temple de Jérusalem. Deux grandes tentures y sont présentes : l'une se trouve devant la porte du « vestibule » (*oubam*) du sanctuaire, l'autre ferme l'entrée du Saint des Saints. L'expression « le voile du Temple » a le plus de chance de désigner la tenture qui fermait l'entrée du sanctuaire, un peu comme on parle de la « la porte d'entrée de la maison ». Seul ce voile extérieur était vu du public. L'autre, intérieur, était vu des seuls prêtres en exercice qui pouvaient pénétrer dans le sanctuaire. On trouve une description de ce voile extérieur chez Flavius Josèphe (*Guerre juive*, V, 210-214). En rapport avec les dimensions de la porte, la draperie atteignait vingt-huit mètres de haut sur huit à neuf de large. Elle était ornée d'un décor astral. Compte tenu de ses dimensions et de sa beauté, la déchirure « en deux du haut en bas » décrite en Marc et Matthieu n'en est que plus impressionnante.

L'interprétation d'un tel prodige est allée dans deux directions différentes : *pour certains exégètes*, la déchirure du voile signifie la levée de la séparation entre Juifs et païens, que le voile signifiait et opérait. Désormais *l'accès des païens à Dieu* est ouvert. La révélation biblique leur est à présent également accessible ; *d'autres interprètes* retiennent plutôt l'idée de *destruction* annonciatrice de la ruine du Temple et de l'abrogation de son culte. La première interprétation

² Lc 5,31-32 ; 7,48 ; 15,1-32 ; 18,13-14 ; 19,10.

présente des difficultés, parce que les Israélites ne franchissaient jamais le voile extérieur sauf à être prêtres en exercice ; à plus forte raison, ils ne pouvaient pénétrer au-delà du voile intérieur, car le privilège en était réservé au grand prêtre le jour du *Yom Kippour*, pour la grande expiation. La seconde lecture est plus probable. Les termes sont suggestifs : il ne s'agit pas d'une ouverture mais d'une *déchirure*. De plus elle s'effectue « en deux du haut en bas ». L'aspect destruction est donc évident avec la perte complète d'un élément important et particulièrement somptueux du mobilier du temple. Quel malheur se trouve ainsi présagé ? Non pas la destruction matérielle du temple qui a subsisté après le drame du Calvaire. La lecture qui prévaut est la suivante : pour Marc et Matthieu, la mort de Jésus est le sacrifice qui fonde la nouvelle alliance étendue à tous les hommes (Mc 14,24 ; Mt 26,28). La fin du culte du Temple en est la conséquence. Plus qu'un châtement, l'action symbolique violente de la déchirure du « voile du Temple » manifeste un tournant dans l'histoire de Dieu avec les hommes : un nouveau temps s'inaugure au moment où Jésus meurt « *en rançon pour la multitude* » (Mc 10,45, par).

De son côté, Luc place la déchirure du voile du Temple *avant* la mort de Jésus (Lc 23,45). On pense qu'il n'a pas jugé bon de faire d'un symbole de destruction la conséquence directe de la mort de Jésus. Selon Luc, Jésus n'a pas aboli le culte du Temple, car ses premiers disciples continueront à pratiquer ce culte (Ac 2,46 ; 3,1). Le Temple est en effet « Maison de prière » digne d'un grand respect (Lc 19,45-46). Il est aussi « Maison de mon Père », dit Jésus (Lc 2,49) et lieu privilégié de l'enseignement du Maître (Lc 19,47). Certes emporté dans la tourmente du siège et du sac de Jérusalem en l'an 70, on ne trouve cependant rien chez Luc qui indique que le Temple mérite le châtement de la destruction. Le voile du Temple qui se déchire est plutôt chez Luc le signe de *l'action du démon* qui s'exerce pour la dernière fois au moment de la mort de Jésus. Le « jour fixé » mentionné en Luc à la fin du récit de la tentation est arrivé (cf Lc 4,13). Il est en cours depuis la veille au jardin de Gethsémani. Mais désormais, à la mort de Jésus, l'assaut du démon est terminé. Et c'est la victoire de Dieu qui éclate.

La Passion selon saint Marc (Mc 14,1-15,47)

L'évangile selon s. Marc représente un récit tout entier tourné vers la Passion. On a même pu dire qu'il est un récit de la Passion précédé d'une grande introduction. L'ensemble de la rédaction est traversé par un mouvement interne qui amène presque inéluctablement le lecteur vers la Passion du Seigneur. Dès 8,27s (s = suivants), après la confession de Pierre, le lecteur est amené à tourner son regard vers Jérusalem et les événements qui vont s'y dérouler. Mais, déjà avant la confession de Pierre en 8,27s, une menace pèse sur Jésus. L'hostilité des scribes est présente dès le ministère galiléen, lors de la guérison d'un paralytique (2,7). Et très tôt, un complot est ourdi contre Jésus « en vue de le perdre » (3,6). Après les dernières machinations (12,12 ; 14,1-2.10-11), il y aura le passage à l'acte (14,43-46). Sans ramener l'ensemble de l'évangile selon Marc à ce que nous venons de dire, il y a tout de même une ligne dominante qui amène progressivement le lecteur au pied de la croix où il entendra la confession de foi du centurion : « *Vraiment celui-là était Fils de Dieu* ». Marc veut instruire et encourager les croyants à être fidèles dans les épreuves.

Mais, comme pour les trois autres récits de la Passion, il y a, à côté de tout ce que les hommes sont capables de perpétrer en termes de violence, de lâcheté et d'ignominie, l'autre versant du récit : *l'action menée par Dieu pour le bien et le salut des hommes*. Les allusions de l'évangéliste sont suffisamment explicites pour que les prédicateurs et les catéchètes puissent poursuivre et compléter l'enseignement. Ce dernier, fort riche, est toujours centré sur Jésus qu'il s'agit de confesser éventuellement jusqu'au martyre à la suite du Maître.

Qui est Jésus, que fait-il et qu'endure-t-il ? La réponse est dans *les titres*, divers et d'importance relative, que Marc lui donne. Dans l'ensemble du second évangile, Jésus reçoit de son Père le titre de « *Fils* ». C'est le cas au baptême et à la transfiguration (1,11 ; 9,7). Viennent ensuite les confessions de foi : celle de Pierre : « *Tu es le Christ* » (8,29), et surtout celle du centurion païen à

la mort de Jésus : « *Vraiment celui-là était Fils de Dieu* » (15,29). Reste le titre de « *Fils de l'homme* » que Jésus utilise souvent en parlant de lui-même, mais toujours à la troisième personne. Plus parlant encore que les titres, il y a *le rôle* et *le but* assignés à Jésus qui endure sa Passion.

Les premiers chrétiens ont interprété la mort de Jésus au Calvaire comme un sacrifice du même type que les sacrifices offerts au temple pour le pardon des péchés. C'est, à l'époque, le seul moyen d'expression à leur disposition pour rendre compte de l'inouï de la Passion de Jésus. Ce langage sacrificiel vient des origines de l'humanité, lorsque l'accession au langage était concomitante des sacrifices humains et animaux. L'aspect sacrificiel de la mort de Jésus est présent dans les quatre évangiles de la Passion. Les paroles de l'institution de l'eucharistie parlent ainsi du « *sang de l'Alliance* » (14,24), renvoi à Exode 24,8 et au sacrifice du Sinaï. La parole de Jésus sur la « *rançon* » (Mc 10,45), relève de la même sémantique. A partir des années 1950 et des travaux décisifs sur la Résurrection de Jésus, ce langage sacrificiel apparaîtra comme daté et cédera son importance à la victoire du Crucifié dans sa Résurrection. Mais le tout, mort et résurrection du Christ, est inclus dans la volonté de Dieu de sauver les hommes et de leur donner part à la glorieuse Résurrection de son Fils.

Le don que Jésus fait de sa vie est reçu par Dieu. Et Dieu marque cette offrande de la vie de Jésus en le ressuscitant. Apparaît alors le paradoxe central de la foi des chrétiens : *la victoire du Crucifié*. Le culte sacrificiel est désormais dépassé. L'abolition du culte du temple est déjà annoncée dans les faux témoignages portés contre Jésus (14,58), mais aussi dans les sarcasmes proférés au Calvaire (15,29). Pour rendre compte de cela, Marc utilise l'ironie : en se moquant, les railleurs proclament ce qui en réalité est en train de se produire. De même la déchirure du rideau du Temple à l'instant même de la mort de Jésus, et comme conséquence de cette mort, illustre la fin du culte israélite et du Temple « fait de main d'homme ». Aucun des quatre récits de la Passion, sauf peut-être Luc qui est grec et disciple de Paul, n'évite de pointer la responsabilité des Juifs dans le procès et la mort de Jésus. Marc ne fait pas exception à la règle.

A maintes reprises l'auteur du second évangile invite les chrétiens à veiller dans la foi et à aller jusqu'au bout de leur témoignage. On le voit avec l'épisode des disciples endormis à Gethsémani (14,37-38 ; 13,33-37) ; « tous » ils s'enfuient lors de l'arrestation du Maître ; la débandade est d'ailleurs annoncée par Jésus lui-même (14,27), alors que les disciples protestent, avec Pierre, de leur fidélité indéfectible (14,31). Les présomptueux de tous les temps sont avertis. Même leçon par la négative avec l'exemple de Judas, le disciple félon, et le triple reniement de Pierre (14,54.66-72). On notera, là encore, l'habileté rédactionnelle de Marc : Pierre le renie au moment même où Jésus confesse hardiment ses prérogatives face au sanhédrin (14,61-62). En revanche, le geste de Simon de Cyrène, rappelle aux lecteurs et à tous les croyants les paroles de Jésus sur l'obligation de porter eux aussi leur croix (15,21 ; voir 8,34). Les chrétiens auxquels Marc s'adresse vivent dans des circonstances périlleuses. C'est pourquoi la Passion de Jésus chez Marc et son issue infiniment déconcertante sont aussi une leçon dans les temps de périls d'alors. Probablement rédigé à Rome assez peu de temps après la terrible persécution de Néron (64), le second évangile veut enseigner aux chrétiens ce qu'il peut en coûter d'être ce qu'ils sont. Compte tenu des défections survenues dans leurs rangs, le texte de Marc leur rappelle que nul n'est à l'abri d'une apostasie. Suivre Jésus, c'est prendre le chemin de la croix (8,34-38 ; 10,39), ce qui n'est pas sans risque pour la foi (4,17 ; 14,38). Nul n'est à l'abri d'un abandon. Il reste le chemin de l'humilité et de la prière (14,38).

La Passion selon saint Jean (Jn 18,1-19,42)

La Passion selon saint Jean est, comme dans les trois évangiles synoptiques (Matthieu, Marc, Luc), « préparée » et annoncée dans les deux grandes parties du quatrième évangile : le « livre de signes » (qui comporte également de nombreux discours) (Jn, 1,19-12,50) et le « livre de la gloire » (13,1-20,31), dénommé ainsi parce que, pour Jean, la passion et la mort de Jésus incluent déjà son passage dans la gloire. Les projets et les agissements meurtriers contre Jésus ponctuent,

dans Jean, tout son ministère public jusqu'à ce qu'on parvienne à l'assemblée du sanhédrin où cette mort est décidée (11,47-53). Le grand prêtre fournit la clé qui nous permet de la comprendre : « *C'est votre avantage qu'un seul homme meure pour tout le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière* » (11,50-52). Mais auparavant le bon Pasteur a déjà déclaré qu'il « *donne sa vie pour ses brebis* » (10,11.15), s'offrant pour le pardon des péchés. Plus tôt encore dans le quatrième évangile, Jésus est désigné par Jean-Baptiste comme « *l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* » (1,29.36). Ailleurs encore, Jésus est comparé au serpent d'airain dressé dans le désert pour le salut des coupables (3,14), ou au grain de blé qui, tombé en terre, « *donne beaucoup de fruit* » (12,24). L'énumération pourrait encore se prolonger avec l'allusion à la destruction du Temple (2,19-22) et le discours sur le Pain de vie (6,52-58). Pour Jean, Jésus accomplit à la perfection, au Calvaire, la mission qui lui a été confiée par le Père.

Pour l'auteur du quatrième évangile, la glorification de Jésus ne fait qu'un avec sa mort. Peu avant sa Passion, il déclare : « *L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié* » (12,23). Et, dès la nuit de son arrestation, il prie son Père : « *Père, glorifie ton Fils* » (17,1). Ainsi l'élévation de Jésus en croix devient aussi son exaltation en gloire. Comme les trois autres évangélistes, et même encore plus qu'eux, Jean met en relief la dignité insigne du Supplicié, sa mission divine et la gloire qui l'attend. Sans rien cacher de la cruelle réalité, Jésus se comporte, selon Jean, en Maître souverain et vainqueur, jamais atteint par la souffrance et le désespoir. Jésus ne subit pas la Passion, il l'assume dans un acte d'obéissance pleine et entière envers son Père, car il est venu « *faire la volonté de celui qui l'a envoyé* » (4,34 ; 5,30). La « gloire » dans laquelle Jésus entre par la croix, n'a rien à voir avec les manières de faire du « monde ». Elle découle tout entière de la soumission filiale et pleine d'amour envers le Père. Jean incorpore la croix dans la gloire du Fils manifestant son identité dans l'acte de soumission absolue qui l'assimile au plus vil des hommes.

Encore plus nettement que dans s. Matthieu, Jésus, dans s. Jean, organise, en quelque sorte, lui-même sa propre Passion. Fort de sa prescience divine³, il donne ordre à Judas d'accomplir sa sinistre besogne : « *Ce que tu as à faire, fais-le vite !* » (13,27). Il s'offre à l'arrestation au moment qu'il juge opportun. Il culbute, à sa seule déclaration d'identité, la troupe venue se saisir de lui. Il rappelle qu'on ne s'empare pas de sa personne sans que lui-même en ait décidé (18,4.12). Même ligoté, Jésus tient devant le grand prêtre Anne des propos d'une singulière audace. Il ne quitte le palais de ce dernier qu'en ayant eu le dernier mot (18,23). Même attitude devant Pilate (18,33-36 ; 19,8-11) où il tient tête au représentant de l'Empire. L'évangéliste profite de ce cadre solennel pour faire déclarer à Jésus sa royauté, en expliciter l'origine, afin de développer la thèse de sa préexistence auprès de Dieu avant son envoi dans le monde.

Au départ pour le Calvaire, Jean souligne que Jésus se charge de la croix qu'il portera lui-même sans aide jusqu'au lieu du supplice (19,17). Il rappelle par là Isaac portant lui aussi le bois du sacrifice destiné à son immolation. Sur le point de mourir, Jésus reconnaît que sa mission est parvenue à son terme : « *Tetelestai, tout est accompli* ». Il rend alors à Dieu son dernier souffle de vie (19,30). La sépulture d'honneur (19,39-40), accomplie dans les règles et même au-delà, avec environ trente-sept kilos d'aromates pour honorer le corps de Jésus, scelle, comme il convient selon Jean qui y prend part, le parcours terrestre de celui qui n'a cessé de révéler son origine divine.

Fidèle à sa théologie du « Verbe fait chair » (1,14), Jean tient à montrer que la dignité divine de Jésus se manifeste dans une réalité humaine sans que le « *vrai Dieu* » et aussi le « *vrai homme* », comme on dira plus tard au 5^e siècle, ne soient limités. De plus, Jean n'omet rien, ni de la mort ni du pire et du plus avilissant des supplices, la crucifixion. Mais la fin de Jésus est empreinte de

³ Jn 13,1 ; 18,4 ; 19,28.

majesté : « *Tout est accompli* ». C'est ce qui convient, selon Jean, à ce roi moqué et humilié à l'excès, mais qui a atteint, dans le paradoxe le plus absolu, le sommet de sa puissance.

Le supplice de la croix, dont nul à l'époque n'ignorait l'horreur et la dégradation humaine, n'est donc en aucune façon édulcoré. Jean a d'ailleurs comme particularité le détail des outrages que la soldatesque inflige à Jésus après la flagellation dans le palais de Pilate (19,1-3). Suit l'exhibition, par ce dernier, devant les Juifs, d'un Jésus affublé d'un déguisement de parodie royale, la couronne d'épines et le manteau de pourpre (19,5). A noter aussi que, dès le début de la Passion, Jean est le seul parmi les évangélistes à montrer à deux reprises un Christ « ligoté » dès son arrestation et avant son jugement (18,12.24). L'allusion à la « ligature » d'Isaac par Abraham pour le sacrifice n'est pas retenue par tous les spécialistes.

Mais il est clair que, pour Jean, la Passion et la croix sont déjà la manifestation de la « gloire » du Christ. Elles symbolisent son triomphe et appellent les hommes à croire en lui : « *Comme Moïse a élevé le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, pour que quiconque croit ait en lui la vie éternelle* » (3,14-15). Le supplice de la croix est signe et appel de Dieu au monde pour le sauver. Il est le geste suprême qui révèle le degré de l'amour de Dieu : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle* » dit Jésus dans l'entretien avec Nicodème (3,16).

Peut-on éviter de revenir ici sur le *Quatrième chant du Serviteur souffrant* (Is 52,13-53,12) qui constitue, avec le psaume 22, une des « matrices » des récits de la Passion ? Dans le NT, il faut aussi, à ce sujet, se plonger dans 1 Co 1,18s et le « langage de la Croix » que développe Paul avec une profondeur inouïe. S'agissant d'Is 52-53, les spécialistes en exégèse estiment, depuis les années 1960, que Jésus s'est personnellement identifié au *Serviteur souffrant* du livre d'Isaïe. Le triomphe de ce Serviteur de Dieu stupéfie les puissants et les foules qui ne pouvaient imaginer que la voie douloureuse qu'il suivait pouvait changer l'histoire du monde. Pour les chrétiens, le paradoxe qui est au centre de leur foi veut que « l'homme des douleurs », humilié à l'extrême et finalement transpercé d'un coup de lance (Jn 19,34), ouvre à l'humanité une lumière décisive dans sa nuit.

Conclusion : A partir des éléments historiques et textuels à notre disposition, il est difficile de savoir comment Jésus, affronté immédiatement à sa mort, a vécu les derniers instants de sa vie terrestre. Cependant, au cours de l'ensemble de son existence terrestre, il a manifesté qu'il est l'Envoyé du Père pour sauver les hommes et leur montrer de quel Amour Dieu les aime. Nous connaissons le mouvement du *psaume 22* qui a pu être présent à l'esprit de Jésus pendant les derniers instants de sa vie : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* » est suivi, vers la fin du psaume, par « *Mais je te rends grâce dans la grande assemblée* ». L'abaissement extrême dans la mort n'est pas loin de la vision béatifique. Dans la *phonè megalè*, le « grand cri » avec lequel Jésus expire, les Pères de l'Eglise ont vu que Dieu donne sa Vie au monde, en raison de son Amour pour les hommes. Une remarque du théologien J. MOLTMANN vaut ici d'être relevée : c'est à l'instant où la face de Jésus est la moins humaine, lorsque son visage d'homme apparaît le moins comme image de Dieu, que la gloire de Dieu éclate le plus. Et cela est exprimé par un païen, le centurion romain, chef du peloton d'exécution. Le paradoxe est à son comble, aussi bien pour la raison que pour la foi.

A maintes reprises, les récits de la Passion font allusion à la « croix du chrétien ». Non seulement à propos de Simon de Cyrène, mais encore dans les divers rappels de Jésus à chacun pour l'inviter à « porter sa croix ». Nous avons vu, dans le détail de chaque texte, combien les rédacteurs des évangiles de la Passion tiennent à associer chaque chrétien à la Passion de son Seigneur. Cela va au-delà des encouragements à la fidélité au milieu des souffrances et des persécutions. Au moment de la rédaction des récits de la Passion, Paul aura déjà développé sa réflexion centrale sur le baptême qui figure en Rm 6,3-5 : par le baptême, dit-il, nous sommes plongés dans la mort du

Seigneur, quasiment identifiés à Lui (*homoïoma*), afin de connaître avec Lui la gloire de sa Résurrection.

La réflexion sur la Croix du chrétien peut se résumer en *trois remarques simples* : **1.** La croix du chrétien consiste à prendre en compte la croix historique de Jésus. Nous le faisons quelque peu en ce Carême 2021. **2.** La croix du chrétien est la « *suivance* » (traduction de l'allemand *Nachfolge*), ce qui signifie mettre ses pas dans ceux du Maître (cf Matthieu et Luc) et le suivre jusqu'au bout. **3.** Cette croix n'est pas seulement celle du quotidien, la croix de toute existence, c'est aussi *la croix du disciple*, c.à.d. de celui qui, comme *discipulus* imitant le Maître, tente, dans sa propre vie le pari de la « sortie » de l'amour de Dieu dans le monde. *Paul de la Croix*, un Romain du 18^e s (1694-1775) qui a fondé les *pères Passionistes*, dit ceci : « Plus qu'un langage et une action, la participation à la Croix est une souffrance qui à la limite atteint le *nu pâtir* du cœur enseveli ». Dans ce *Nudo Patire*, je mets ma vie à la disposition du Christ. L'attitude ici indiquée consiste à me défaire de toutes les magnificences dont je m'affuble (je suis quelqu'un, j'ai une respectabilité sociale...), pour « revêtir le Christ ».

Mais ce que nous révèlent les récits de la Passion va encore plus loin. Revenons à Paul dans sa fulgurante réflexion sur la Croix, en 1 Co 1,18s. La *théologia crucis* (théologie de la Croix) particulièrement développée au 20^e siècle, et qui est héritée de s. Paul, majoritairement par l'intermédiaire de la tradition luthérienne, permet de mettre en lumière une notion radicale d'incarnation à partir de la Croix du *Logos*. Il y apparaît d'abord que c'est « en Jésus-Christ que nous est révélé qui est Dieu ». La théologie classique cultivait le plus souvent une *démarche descendante* qui part de Dieu pour aller vers l'homme. A partir du *Verbe de la Croix*, on recourt à une *vision ascendante* qui confesse Dieu dans l'enfant de la crèche, le prophète sur les routes de Palestine et l'homme en croix au Golgotha. La divinité de Dieu aperçue en Jésus-Christ est celle d'un « Dieu humain dans sa divinité », un Dieu qui « lui-même se détermine à ne pas être Dieu sans l'homme », un Dieu qui n'est « nulle part plus humain que dans l'humanité du Crucifié » (ces formules sont de E. JÜNGEL). Cette humanité entrevue à la Croix du Sauveur est en réalité « sous-humaine » en raison de la « forme d'esclave » adoptée par le Maître (Ph 2,7).

D'autre part, comme nous l'avons vu à propos de la *phonè megalè*, le *grand cri* d'abandon de Jésus en Croix, l'humanité de Dieu affecte la Trinité. *Unus ex Trinitate passus est* (Un de la Trinité a souffert), nous rappellent les Pères de l'Eglise. C'est dans et à cause de l'abaissement du Fils, que la Trinité s'atteste comme ce *à partir* de quoi il faut penser Dieu. Penser Dieu trinitairement est une conséquence de la mort de Jésus en croix.

L'abaissement de Dieu, sa *kénose* (Ph 2,7), appelle une purification du cœur de l'homme invité à se défaire de la surabondance de magnificences dont il gratifie le Très-Haut. Une telle réduction configure le croyant à la « forme d'esclave » dont nous venons de parler à propos du Christ (Ph 2,7). En réalisant cette vertu, le croyant peut retrouver, au terme de son chemin de croix à la suite du Maître, une *nudité native*, comme en témoigne une belle et grande tradition spirituelle de la *nuît de l'esprit* et de la *mort mystique*. L'abaissement de Dieu atteint son but quand il touche le fond du cœur de l'homme et la racine de son désir. Voilà jusqu'où peut nous conduire la réflexion sur le mystère de la *Passion de notre Seigneur* à travers *les quatre récits évangéliques* qui la rapportent.